

## « Je fais l'andouille aussi »

*Membre du comité de lecture, Monique évoque lors d'une réunion son voisin à Sergenaux, Bernard Berthelier, une figure haute en couleurs : un personnage. Rendez-vous est pris peu de temps après autour d'un café chez Monique et son époux Jean, maire du village. Entre bons mots, regard filou et franc-parler, Bernard se remémore sa vie et celle de ses parents au village.*



### « J'ai toujours voulu faire ça »

Je suis le quatrième d'une famille de neuf enfants. Mon père était de Sergenaux et ma mère de Mouthier. Ils ont vécu à côté de la maison dans laquelle j'habite depuis que je suis en retraite, il y a quinze ans. Ils avaient une ferme que personne de la fratrie n'a repris : ils nous ont laissé le choix d'apprendre un métier. Moi, ça a été la boucherie-charcuterie.

J'ai toujours voulu faire ça. A l'âge de 12 ans, la bouchère de Pleure me faisait monter dans son camion et faire la tournée avec elle. A 14 ans, je suis parti en apprentissage à Arlay. Quand je vois qu'aujourd'hui il faut les mettre dans du coton ! Ils ne peuvent pas toucher de couteaux avant six mois d'apprentissage. Nous on allait à l'abattoir à Bletterans, c'était la belle vie ! On roulait en mobylette, on faisait les cons. Tu commençais le boulot à 5h du matin et tu finissais à 8h du soir et tu avais encore le temps de faire les cons ! On allait aux bals de noces, à "la poule" comme on disait : quand quelqu'un se mariait dans un village, n'importe qui pouvait venir au bal de noces, du moment que ça ne foutait pas le bordel. Tu buvais un coup, tu dansais mais moi je n'ai jamais dansé : pour attraper les filles c'est mieux pourtant.

J'étais logé mais il n'y avait pas de chauffage et comme un carreau était cassé, la neige tombait sur le bout du lit. Mais on ne se plaignait pas. J'étais tout seul comme apprenti, je travaillais avec un ouvrier qui allait partir au service militaire. Un jour où le patron n'était pas là, on écoutait la radio et il y avait un jeu avec une question : « à force d'en manger, en fait prendre ». De la brioche ! On a demandé à la patronne pour appeler et on a gagné un poste transistor. C'est des souvenirs.

### « J'aimais mon métier »

Après mes deux ans d'apprentissage, je suis parti à Damparis à 16 ans puis je me suis mis à mon compte à 26 ans. J'ai commencé à prendre une gérance puis j'ai acheté cinq affaires durant ma carrière. Elles végétaient toutes et je les ai remontées en travaillant sérieusement et en m'entourant bien ; à Champagnole, j'avais deux vendeuses et quatre ouvriers.

J'aimais mon métier. Je plains ceux qui vont au boulot à reculons. Je n'aimais pas trop servir au magasin, je préférais travailler au laboratoire, surtout la charcuterie mais aussi le poisson comme le brochet et le saumon. Chaque région avait ses spécialités. Quand j'étais à Longchaumois, c'était le fumé : on en vendait en pagaille, comme la langue de bœuf fumée mais on ne connaissait pas ça ici. Quand je me suis installé dans le Tarn, la charcuterie n'était pas la même. La viande ça reste toujours à peu près la même sauf qu'il y a des appellations différentes : la bavette de bœuf, du bifteck, dans le midi c'était de l'osseline. Les petites saucisses, ça s'appelle des godiveaux dans l'Ain. Ici on mangeait bien de la saucisse mélangée, porc et bœuf.

Quand j'ai vendu mon affaire à Longchaumois, ça m'a fait mal au cœur de quitter le tablier alors je me suis mis à tuer des cochons pour prendre la suite d'un gars de Rye âgé de 80 ans. J'en tuais sept ou huit dans la saison, d'octobre à mars-avril. J'aimais bien et les gens appréciaient mon boudin ou les terrines que je fais encore. Je fais l'andouille aussi !...

#### **« Je souhaite à bien des enfants d'avoir eu une vie comme on a eue »**

Mes parents se sont connus à un bal à La Chassagne, dans un bistrot qui faisait dancing que j'ai vu fonctionner, chez Marcel Prost. Il paraît que mon père était un grand danseur. Ils avaient huit ans d'écart et se sont mariés en 1939 : ma mère avait 18 ans. Il y avait une harmonie dans leur couple ! Je vois encore ma mère servir à table : en passant à côté de mon père, elle lui mettait la main sur l'épaule.

Je souhaite à bien des enfants d'avoir eu une vie comme on a eue. On était neuf enfants mais c'était une bonne maison : tous nos copains mangeaient comme nous à quatre heures quand on rentrait de l'école. Je me souviens d'assiettes de fraises à la crème... On n'a jamais manqué de rien : je crois qu'il y avait des vieux sous dans la famille, du parrain à mon père je pense. Mes parents avaient trois ou quatre baraques et mon père avait déjà une voiture quand il s'est marié mais il ne nous a jamais parlé de ça ni de la guerre. J'ai simplement su qu'il y avait déjà trois enfants chez nous quand il a été mobilisé à Colmar : il s'est sauvé, est revenu à Besançon en vélo puis à Sergenaux où il s'est caché un peu et la guerre s'est terminée comme ça.

#### **« On a eu une belle enfance »**

Mes parents étaient paysans, un peu les plus gros du coin avec une douzaine de vaches, des cochons, des dindes. Mon père disait : « Ça ne sert à rien à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme ». C'était un sage. Ils ont vécu simplement avec neuf enfants quand même : ma mère a eu le neuvième à 34 ans. Une tante m'a dit qu'elle avait eu un fibrome, un truc comme ça, sinon on aurait peut-être été 18 ou 20. Pour aider, en plus de mes sœurs aînées, il y avait une bonne, la Bernadette Ballot, une fille du pays, et un ouvrier de culture, un Polonais qui était resté prisonnier en France pendant la guerre de 40.

On se suivait tous alors parfois il y avait un peu de bagarre. Le midi, je mangeais en face de mon frère qui avait deux ans de moins que moi. Comme on était nombreux, on avait un verre pour les deux, alors quand j'avais bu, je crachais un coup dedans. Mon frère couinait, mon père nous sermonnait et voilà. J'étais vraiment affreux quand j'y repense : j'avais une boîte où je mettais du sucre en poudre et des crottes de lapins ou de cobaye. J'en donnais à mon frère... Pour mes copains, j'avais une boîte normale, avec des bonbons. Ça faisait des histoires dans la famille mais mon père ne prenait pas partie.

Ma mère ne nous a jamais mis une gifle, même à neuf. Elle disait : « Attendez que le papa rentre des champs. » Je ne demandais pas mon reste car le soir elle lui disait : « T'oublieras pas de mettre une correction à Bernard. » Je montais me coucher avant qu'il ait fini de traire les vaches mais il me la mettait le lendemain.

Ma mère pleurait tous les soirs, elle était crevée de sa journée. On ne lui a jamais demandé pourquoi... Elle était heureuse mais elle était à bout de nerfs.

On a eu une belle enfance ! On a été heureux. On n'avait pas de jeu pour autant mais on se faisait nos jouets. On glissait sur les étangs. Notre curé avait des paires de patins à glace : on enfilait ça, lui aussi avec sa soutane. C'était beau ! Les parents ne nous couvaient pas : ce n'était pas un problème si on ne nous voyait pas de tout l'après-midi.

On avait tous une tâche à faire en rentrant de l'école : moi je surveillais les cochons, dans l'embouche là. Un jour, quand c'était l'heure de rentrer les truies, il en manquait une qui allait faire des petits. Je l'ai dit à mon père alors on l'a cherchée pendant deux ou trois jours et en suivant ses traces avec mon frère, on l'a trouvée vers l'étang Godin : elle avait fait ses petits et en avait écrasé un ou deux. On a voulu lui enlever mais ce n'était pas le moment de trébucher :

elle nous aurait dévorés. C'était avant d'aller à l'école donc en rentrant on a prévenu notre père : il m'a dit de venir avec lui, avec le landau où ils nous ont tous élevés et un seau de marchandise pour l'appâter. Il lui a donné le seau, a mis les petits cochons dans la poussette et on est rentré avec la "coche" qui suivait. Il aurait fallu filmer.

**« On en a fait des bêtises »**

C'était des gens très croyants. Mon père a été l'un des premiers à avoir une bagnole : il chargeait tout le monde dans la voiture et hop, à la messe le dimanche. Car ils avaient encore le temps d'aller à la messe. Le pot-au-feu restait sur le coin de la cuisinière pendant ce temps.

Il y avait toujours une Bible et un dictionnaire sur la table à la maison. Mon père écrivait des articles pour le magazine Le Pèlerin mais ma mère était plus cultivée : elle n'avait pas besoin de dictionnaire. Pourtant elle venait aussi d'un milieu paysan et avait arrêté l'école à 12 ans.

Mon père a été maire pendant trois ou quatre mandats, à partir de 1965. Il était de droite mais a été élu alors que le pays était plutôt à gauche. Je ne vote plus maintenant mais je trouve bien de voter pour la personne plus que pour autre chose. Je voterai bien pour quelqu'un qui remettrait le service militaire par exemple, ça leur ferait du bien. Moi je ne l'ai pas fait, je me suis fait réformer. C'était juste après l'Algérie. Je suis parti faire mes trois jours à Mâcon : j'ai retrouvé des copains, on est parti en java et je n'ai jamais fait mes trois jours. Quand je suis rentré, mon patron avait téléphoné pour savoir pourquoi je n'étais pas revenu au travail à temps. Mon père n'avait pas aimé : quand je lui ai raconté comment je m'étais fait réformé, il était en train de traire les vaches. Il s'est levé et m'a mis la raclée de ma vie. Je l'avais cherché aussi... J'avais dit que j'avais des envies de suicide. C'est un gars qui m'avait dit de faire comme ça. A l'armée, ils n'en veulent point des gars qui se suicident : c'est bien trop chiant.

Gamins, on en a fait des bêtises : je me souviens d'un ancien qui s'était fait écraser le pied par son cheval. Il s'était cabré à cause d'un pétard que j'avais fait péter à la chapelle. Je ne m'en étais pas vanté... J'ai pas mal braconné aussi, dans les étangs... Ils ont mangé du poisson mes parents, ils pensaient que ça venait de la rivière...

Ici, le village était paysan. Je n'ai pas vu de commerce, à part le bistrot chez la Régine Masson. Il a dû fermer vers 1955. Il y en avait un vers la gare aussi. Je l'ai vu ouvert un peu plus longtemps. Et chez Mme Paraud, elle faisait épicerie. La gare, elle desservait Sergenaux et Les Deux Fays, deux pays différents : elle était sur la ligne Dole-Lons.

Côté politique et croyance, il y avait les rouges, les roses et les bleus. Nous on allait à la messe à La Chassagne et les gens de Sergenaux se faisaient enterrer là-bas. Mais je me souviens avoir vu des messes ici à la chapelle Saint Roch, les soirs. C'était le saint patron et la fête avait lieu le 16 août.

Vous voulez savoir pourquoi je suis revenu dans mon pays natal ? Mais vous n'avez pas senti que l'air était meilleur à Sergenaux qu'ailleurs ?!... J'y suis né et j'espère bien y mourir.

Témoignage de Bernard Berthelier,  
Sergenaux  
17 février 2023